

Terre d'écueil

CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

On connaissait l'aventure, au dénouement heureux, de Pié Tshibanda, réfugié congolais devenu héros de nos scènes, et par là même, de nos bonnes consciences. Aujourd'hui, « La femme fantôme » retrouve la réalité tragique, loin de tout happy end, de ces vagues de demandeurs d'asile qui viennent s'échouer sur nos frontières barbelées.

Ne vous attendez pas à émerger intacts de ce monologue de l'Anglaise Kay Adshad, mis en scène par son compatriote écossais Michael Batz au Théâtre de Poche. La déposition de cette journaliste anonyme, fuyant un pays d'Afrique, sans nom lui aussi, pour se faire humilié et rejeter par l'Angleterre, provoque en nous de nombreux ravages émotionnels.

Accompagnée par la musicienne ivoirienne Manou Gallo, ancienne Zap Mama, Carole Karemera nous livre la déposition poignante d'une jeune femme noire qui, après avoir critiqué le régime de son pays, assiste au massacre de toute sa famille, mari et nouveau-né compris, avant de se faire violer par les assassins. Débarquée sur le sol anglais en quête d'asile, elle va alors connaître un calvaire presque aussi tragique.

A Campsfield Nine, sa vie va encore se recroqueviller : brutalité des gardiens, froideur des psychologues, cruauté, perversité. Avec une volonté de fer, la jeune femme s'efforce de manœuvrer dans les courants contraires, se heur-



Les paroles de l'explosive et remarquable Carole Karemera coulent comme de la cire chaude sur un récit sans moralisme ni filtre esthétique.

Photo D. R.

tant contre un mur administratif, plus kafkaïen que nature.

L'excellente comédienne belge est tour à tour vigile, juge, médecin, avocat ou compagne d'infortune. Au fil d'incessantes ruptures, elle passe du réalisme d'un rude interrogatoire sur les conditions exactes de son viol à l'onirisme de ses doux souvenirs en terre africaine. Un récit tout en heurts et une mise en scène épurée pour ramener le spectateur à une réalité souvent brutale, accentuée par d'éblouissants faisceaux lumineux. Dans cette représentation réaliste, parfois manichéenne, rien n'est caché de la barbarie envers ces êtres tenus à l'écart de la société. Les paroles de l'explosive Carole Karemera coulent comme de la cire chaude sur un récit sans moralisme ni filtre esthétique.

De ce soliloque, on sort touché de l'intérieur, le ventre serré par la souffrance d'une femme venue en Europe dans un seul but : celui de vivre. On a la tête chamboulée par la force d'une parole qui reste debout, de bout en bout, malgré un corps maltraité, souillé et humilié, par les mots d'une femme qui a préféré le poing levé aux bras baissés. A l'air libre, la conscience réveillée, on se dit que, face au consensus, mensonger par omission, des médias, il reste le théâtre pour faire la vérité sur ces dérives idéologiques et politiques qui font de l'exilé victime un exilé coupable. ●

« La femme fantôme » jusqu'au 26 novembre au Théâtre de Poche, bois de la Cambre, 1000 Bruxelles. Tel. 02.649.17.27.